

réflexions sur la *philia* qui viennent clore (p. 241-245) ce qui « constitue au fond, une espèce de dialogue » avec « le texte platonicien » (p. 63). On pourrait parler aussi d'une « symbiose » (p. 158) de fidélité au texte et de libre inspiration, d'une invitation « au temps lent du dialogue avec les textes et avec soi-même » (4^e de couverture). Cette façon de faire se rattache au fondement même des conceptions herméneutiques de l'A. : il s'agit de « détacher du langage comme puissance intérieure l'*énéргеia* qui lui donne vie, qui le conduit à de nouvelles réflexions » (p. 196), qui viendront orienter et fertiliser « la praxis concrète de chaque présent » (p. 236).

L'A. nourrit sa lecture de nombreuses références contemporaines, comme Goody, Detienne, Gadamer. S'il salue de manière appuyée Tugendhat (p. 142n), la présence de Derrida est bien plus discrète (p. 74n). Parmi les exégètes du *Phèdre*, il nomme (p. 232) Hackforth et Rosenmeyer. De cette confrontation, il ressort que, si nous prêtions davantage attention à ce qu'il « suggère » (p. 230) qu'à la lettre du texte, Platon nous aiderait beaucoup à affronter les principaux problèmes de l'herméneutique. Peut-être serait-il alors instructif de confronter à son tour cette interprétation de 1992 avec celle, plus récente et plus sobre, du Ricoeur de *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli* (Seuil, 2003) ; de fait, Lledó consacre tout un passage à « l'âge de l'oubli » (p. 175-182).

Henri DILBERMAN

William Néria, *Le Mythe de la caverne. Platon face à Heidegger*, préface de Thomas de Koninck, Paris, Cerf, coll. « Patrimoines », 390 p., 32 €.

Cet ouvrage porte sur les pages ultra connues de la *République* de Platon, dites « le mythe de la caverne ». Il examine pas à pas le texte initial, son commentaire (qui suit le récit) par Platon dans la *République*, la traduction par Heidegger, puis le commentaire de Heidegger. Le procédé peut sembler très lourd, mais il fait ressortir toutes les inflexions interprétatives du texte. La traduction de Platon est celle de Georges Leroux, celle du cours de Heidegger est d'Alain Boutot. La démarche très lente permet de saisir toutes les nuances. Le mythe est divisé en dix-huit passages ; et l'on voit admirablement Heidegger s'écarter du sens originel du texte platonicien. On pourrait dire qu'il s'agit ici d'une confrontation de la spiritualité platonicienne et de la spiritualité heideggérienne. Ce que Heidegger nomme *Dasein* est rapproché de ce que Platon nomme l'âme.

L'une des énigmes que pose l'aventure des prisonniers de la caverne est le retournement, la conversion qui est la sortie de la caverne. La libération des chaînes implique l'abandon des premiers savoirs. Il faut distinguer l'opinion et le vrai savoir. Platon insiste sur l'éblouissement du prisonnier libéré qui voit les choses dans la pleine lumière pour la première fois. L'auteur n'a pas de peine à montrer tout ce qui sépare Heidegger de Platon. En effet le commentateur allemand pense que la conversion est de changer d'objet, et de regarder l'être et non les étants, ce qui est une conversion pénible et une tâche difficile ; une telle interprétation est une projection qui ne relève pas du simple anachronisme, mais du changement de paradigme. Ce que montre Platon, c'est la préférence du prisonnier pour son monde ancien, celui des ombres, et son désir d'y retourner. L'auteur parle de « l'épopée de la remontée du désenchaîné vers ce qui n'est pas ombrageux mais lumineux » (p. 156).

On peut regretter le ton exalté de certaines déclarations de l'auteur. Mais il est vrai qu'après tant de commentaires de Platon dénués de toute dimension spirituelle, on est fasciné par une démarche inverse où l'unification au Bien apparaît opérante. C'est vers Claude Brunier-Coulin que se tourne le commentateur pour trouver une source de vérité. On le lira avec profit. Thomas de Koninck a préfacé ce bel ouvrage qui unit la profondeur de la méditation et la rigueur de la méthode herméneutique.

Jean-Louis VIEILLARD-BARON

Olivier Boulnois (éd.), *Actualité de Thomas d'Aquin*, préface de Philippe Capelle-Dumont, postface de Jean-Louis Vieillard-Baron, Les Plans sur Bex, Parole et Silence, 2018, 236 p., 18 €.

Cet ouvrage rassemble treize contributions de différents auteurs, réunis en colloque et réfléchissant sur le thème indiqué par le titre. O. Boulnois (« De quoi saint Thomas est-il le nom ? ») distingue et énumère plusieurs générations dans la postérité du thomisme, depuis les premières condamnations jusqu'à sa montée « au ciel des intangibles ». Le néo-thomisme devient, à l'époque moderne, une sorte de philosophie analytique qui « a pour but la clarification logique des pensées, par le biais de l'analyse des énoncés » (p. 27). À propos du paléo-thomisme, O. B. écrit : « Être fidèle à Thomas, ce n'est pas lorgner sur Thomas, c'est voir avec ses yeux, comme il agirait » (p. 31). G. Lafont (« Saint Thomas et les sciences de l'homme ») s'attache à souligner la dimension ontologique du thomisme en opposition à l'hénologie plotinienne, ce qui préserve cette doctrine du dualisme platonicien et la prépare à aborder sagement les questions actuelles de la sensibilité animale, ainsi que la problématique plus vaste de la nature et de la culture. Dans « La présomption, mère de l'erreur », G. Tavoraro soutient, à la suite de saint Thomas, que si l'homme peut connaître la vérité, sa raison ne détient pas la vérité tout entière. Selon K. Rahner, en effet, la connaissance de Dieu présente les traits d'une expérience transcendante, en tant qu'orientation spirituelle de l'homme vers le mystère absolu (p. 61). Dans « Saint Thomas et la métaphysique introuvable », T. D. Humbrecht souligne avec force que la véritable science architectonique, chez Thomas d'Aquin, n'est pas la philosophie, mais la théologie. Dieu est un objet théologique et les principaux concepts forgés par le penseur médiéval – substance, accidents, relation, etc. – sont enchâssés dans la réflexion théologique, notamment trinitaire et eucharistique.

H. Pasqua analyse alors, dans « Saint Thomas et la question de l'être », la métaphysique thomiste comme étant celle qui a pour objet l'être en tant qu'être. L'acte d'être (*actus essendi*) qualifie Dieu lui-même. Pour saint Thomas, il n'y a pas de différence d'intensité des étants finis par rapport à l'Être infini, mais une distinction réelle entre les étants dans lesquels l'essence se distingue de l'existence et un Être qui s'identifie à son existence (p. 93). C'est un aspect peut-être méconnu de la pensée de l'Aquinat qui développe E. Brochier dans « Commentaire thomaisien du *De caelo* », à savoir le souci d'établir une véritable coopération entre les différentes branches du savoir : astronomie, physique, mathématiques, métaphysique, etc. D'une longue confrontation avec le système de Ptolémée se dégage l'idée d'instaurer, un jour, un accord parfait entre les conclusions scientifiques et les perceptions sensorielles, source de contemplation pour le savant, comme pour le métaphysicien. L'universalité